

## Langues et religions indo-iraniennes

M. Jean KELLENS, professeur

COURS : *Précisions sur certains aspects de l'histoire des études zoroastriennes*

Le cours, consacré à quelques aspects actuellement controversés d'historiographie des études mazdéennes, peut commodément être résumé par une liste de propositions.

— Ni dans son article de 1917, ni dans son opuscule de 1925 Antoine Meillet n'a admis une divergence dialectale nette entre le vieil-avestique et l'avestique récent et il a expliqué autrement que par la dialectologie la disparité de leur degré d'évolution (voir le résumé du séminaire).

— La question de la date des textes avestiques n'a été située dans un cadre théorique adéquat qu'à partir de 1938, avec Nyberg, qui a attiré l'attention sur l'importance du calendrier religieux et qui, du reste, s'est refusé à dater avec précision. Les arguments utilisés avant cette date étaient, ou sans pertinence pour ce qui est de la datation haute, ou de purs articles de foi pour ce qui est de la datation moyenne. La datation moyenne dite traditionnelle a fait l'objet d'une tentative de démonstration en 1951, par Henning, et les faits linguistiques qui fondent la datation haute ont été progressivement mis en lumière par les travaux de l'école d'Erlangen à partir de 1952. Le véritable débat n'est vieux que de cinquante ans.

— La définition du zoroastrisme comme un dualisme appartient aux temps préscientifiques. Son introduction dans le débat scientifique est l'œuvre de Henning, dans l'opuscule de 1951. Avant cette date, il n'avait jamais été question de religion dualiste. Les traits dualistes évidents du zoroastrisme passaient soit pour l'effet de la spéculation philosophique (Haug) ou de la psychologie (Bartholomae) du prophète fondateur, soit pour un aspect inhérent de la mythologie polythéiste (Darmesteter) ou de la rhétorique de contraste (Meillet, Nyberg).

— Henning a proclamé, dans le même opuscule de 1951, l'existence d'une « common opinion » qui se représenterait le zoroastrisme comme l'œuvre d'un prophète historique et imprégné de monothéisme. Cette affirmation doit être

nuancée. Le consensus n'est pas un trait congénital des études mazdéennes. Darmesteter et Spiegel ont défendu un modèle mythologique concurrentiel jusque dans les années 1890, tandis que de Harlez, Tiele ou Söderblom manifestaient un scepticisme ondoyant envers la personnalité de Zaratoustra. Mais il s'est bel et bien constitué un consensus sur le modèle historique autour de la traduction des Gâthâs publiée par Bartholomae en 1905 et qui a exercé une autorité sans partage pendant près de cinquante ans. Quoique cette autorité soit aujourd'hui dissipée, beaucoup continuent à penser que le texte des Gâthâs dit, au moins à peu près, ce que dit le texte de Bartholomae.

— L'explication dialectique du zoroastrisme considère le monothéisme gâthique comme la doctrine qui a supplanté le vieux polythéisme indo-iranien avant de se combiner avec lui pour constituer le système de panthéon hiérarchisé décrit par l'Avesta récent. Cette reconstitution historique implique nécessairement que la démonisation des dieux traditionnels (*daivas*) est l'œuvre du prophète lui-même. Contrairement à l'opinion reçue, le schéma dialectique est resté une hypothèse très minoritaire : anticipé par Bartholomae en 1924 et élaboré de manière argumentée par Lommel en 1930, il n'a rencontré d'autre assentiment significatif que celui de Henning et de ses partisans (Gershevitch, Gnoli) avant le ralliement de Narten en 1996.

— Il n'existe aucune explication lisse de la démonisation des *daivas*. Le schéma dialectique et celui qui postule le stade intermédiaire d'une religion des *ahuras* opposée à celle des *daivas* se heurtent tous deux à des objections graves. L'hypothèse d'un accident de langage sans portée religieuse est insoutenable telle que l'a défendue Darmesteter. Mais il est possible de la remodeler en faisant intervenir le phénomène des amphi-polarités sémantiques indo-iraniennes.

— Narten a montré de manière décisive, en 1982, que les Gâthâs ignoraient le titre divin d'*amaša spənta* et présentaient une liste ouverte d'entités divines au lieu de celle des sept entités canoniques de l'Avesta récent. Cette nouvelle représentation de l'univers divin subit néanmoins la pesanteur de l'ancienne. Les entités canoniques étaient considérées comme un panthéon de substitution parce qu'elles portaient un titre sophistiqué et formaient un corps délimité et invariable, clairement subalterne. Persister à parler d'*entités* (en allemand *Wesenheit*), alors que ce mot ne correspond plus à une titulature spécifique et désigne des divinités dont certaines composent le panthéon des Yashts, préserve l'idée d'un panthéon de substitution désormais privée de ses raisons d'être et équivaut à faire du monothéisme gâthique un postulat.

Les questions abordées font l'objet d'un livre qui paraîtra en 2006 aux éditions du Seuil.

#### SÉMINAIRE : LECTURE DE TEXTES INDO-IRANIENS SELON L'ACTUALITÉ

Le séminaire a été consacré à vérifier, d'après les textes, les données grammaticales d'un ancien article d'Antoine Meillet. On sait que l'une des objections

majeures que l'on puisse opposer à la datation moyenne (entre le VIII<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> s. avant l'ère commune) des plus anciens textes avestiques ou, si l'on veut, de Zaratouštra est l'archaïsme linguistique du noyau formé par les Gâthâs et le Yasna Haptahāiti, aujourd'hui désigné comme *Avesta ancien*. Pour cette raison, Ilya Gershevitch (1995 : 2-3, § 10-14) et Gherardo Gnoli (2000 : 23-27), qui ont tenté récemment de réhabiliter la date « 258 ans avant Alexandre » du *Bundahišn*, persistent à placer au centre de leur argumentation l'article donné par Antoine Meillet au *Journal Asiatique* de 1917, « Observations critiques sur le texte de l'Avesta » (183-124), dont la première partie, « Traces d'innovations récentes dans la langue des Gâthâs » (183-195), vise à nuancer l'archaïsme du gâthique. Cette confiance absolue en un article vieux aujourd'hui de près de 90 ans ne va pas de soi. Proclamer son autorité sans réexaminer ni les multiples détails grammaticaux, ni la perspective théorique qui guident ses conclusions ne constitue pas une base saine de réflexion. C'est pourquoi un *check-up* complet s'impose.

D'une manière générale, Meillet ne nie pas l'archaïsme du gâthique. Il commence par en donner quelques exemples évidents et aujourd'hui encore incontestables (183-187). Qu'il accorde plus de poids à la morphologie (183-184) qu'à la phonétique (184-187) tient clairement au fait qu'il admet la théorie d'Andreas : « On sait, en effet, que la graphie ancienne du texte n'est pas conservée ; on n'a qu'une notation nouvelle du texte ancien, avec vocalisation complète et avec indication de nuances consonantiques variées » (p. 184). Cette méfiance peut être considérée comme légitime, non en raison de la théorie d'Andreas, aujourd'hui éliminée, mais parce que nous ne pouvons départager sûrement les traits de la phonétique originale et les développements survenus au cours de la transmission orale. Meillet a donc raison de s'en tenir aux seuls faits certains.

En principe, cette partie de l'article de Meillet ne concerne pas notre propos, puisqu'elle abonde dans notre sens. On peut toutefois s'étonner de deux lacunes : la complexité du système des pronoms et l'opposition systématique du présent et de l'aoriste, deux des trois traits qui fondent aujourd'hui l'archaïsme du vieil-avestique (le troisième, découvert en 1957, étant le maintien des laryngales intervocaliques sous forme d'hiatus)<sup>1</sup>. Or, Meillet devait savoir que Haug avait fait argument du système pronominal dès 1862 (142-146) et être conscient du fait que Bartholomae avait mutilé la catégorie de l'aoriste de telle sorte que son opposition avec le présent n'apparaît pas clairement régir le système verbal. Cette décision est une véritable énigme historiographique. Pourquoi, dans l'*Altiranisches Wörterbuch*, Bartholomae n'a-t-il enregistré comme aoristes que les sigmatiques, assmilant au présent les radicaux, les thématiques et les redoublés, alors que la répartition exacte des thèmes verbaux était acquise depuis longtemps pour leurs équivalents védiques (il suffit de se reporter au *Wörterbuch* de Grassman et aux *Roots* de Whitney) ? Meillet a fait une étrange remarque tangente à

1. Kellens, 1991 : 14-16.

cette question : « L'aoriste *gam-* est fréquent dans les gâthâs, tandis que l'Avesta récent n'en présente plus que l'optatif *jamiiāṭ* ; et, alors que le védique même a généralisé *g* et a *ágan, gántu* tout comme *gahi*, les gâthâs opposent *-jən, jantū* (et le subjonctif *jamaitī, jimaitī, jimaṭ*) à *-gmən, gaidī* ; l'opposition de *gaidī* et de *jantū* à l'impératif est une curiosité unique » (p. 184). Ainsi donc, Meillet sait parfaitement, contre Bartholomae, que le thème radical de *gam* « venir » est un aoriste, mais il ne dit rien de l'aoriste en tant que système et il réduit la perspective à ce verbe seul, pour souligner l'alternance dans sa flexion, selon le degré vocalique, d'une initiale palatale et d'une initiale vélaire (de même, 1925 : 30-31). Venons à présent à la liste des innovations (188-195).

1. Alors que le récent maintient l'alternance du pronom enclitique *hē/šē*, les Gâthâs ont généralisé *hōi* comme le vieux-perse a généralisé *šaiy* (188). L'alternance *hē/šē* est un fait de sandhi et le respect ou non du sandhi ne renvoie pas de manière univoque à la chronologie. Dans ce cas-ci, il semble que les diascévastes de l'Avesta récent ont opté pour la version *saṃhita*, ceux des Gâthâs pour la version *padapāṭha*. En outre, il n'existe que deux exemples de *hōi* abusif (Y45.10 *xšaθrōi hōi* et Y53.5 *taṭ zī hōi*) et le sandhi du récent est loin d'être parfait (e. g. Y9.28 *skəṇdəm šē*).

2. L'acc. sing. analogique *paθqm*, de *paṅtā-lpaθ-* « chemin », concurrence l'hérité *paṅtqm* (188). Les deux exemples relevés sont illusoire. L'un (Y42.1) est situé dans un chapitre qui n'est pas vieil-avestique (et est du reste, un évident gén. plur.), l'autre (Y31.9) doit être analysé comme gén. plur. partitif (Humbach, 1959 II : 27).

3. Meillet juge que le type védique *krātu-* : instr. sing. *krátvā* est archaïque contre *krātu-* : *krātuṅā* analogique. L'avestique récent, qui privilégie *xraθβa*, serait donc plus conservateur que le gâthique, qui balance entre *xratū* et *xraθβā* (188-189). Il apparaît, depuis les *Notes* de Kuiper (1942), que le maintien de la double flexion protérodynamique et hystérodynamique est au contraire un archaïsme<sup>2</sup>.

4. Le gâthique innove avec l'instrumental pluriel pronominal *āiṣ*, contre le récent *aēibiṣ*, qui correspond à véd. *ebhīḥ* (189). Le matériel de Meillet doit tout d'abord être trié. Les instrumentaux sing. *anā* et plur. *anāiṣ* sont étrangers à la question en ce qu'ils relèvent d'un pronom spécifique *ana-* = véd. *aná-* (sur lequel Wackernagel-Debrunner, AIG III, 1929 : 526). Le vieil-avestique oppose en réalité *tāiṣ* tonique à *āiṣ* enclitique. Non seulement le maintien d'un pronom instrumental enclitique est un archaïsme remarquable, mais *tāiṣ* lui-même est probablement archaïque contre *ebhīḥ*<sup>3</sup>. Quant au récent *aēibiṣ*, Meillet lui-même en a relevé l'étrangeté : attesté seulement par Y9.22, il montre la désinence

2. Kuiper lui-même tient la flexion protérodynamique du gâthique pour innovante (1942 : 51-52), mais voir à présent de Vaan (2003 : 10).

3. Autre répartition des formes, mais même constat chez de Vaan (2003 : 9).

instrumentale en fonction dative alors que l'inverse, la désinence dative en fonction instrumentale, est la règle dans l'Avesta récent.

5. La flexion nominale des adjectifs-pronoms indéfinis (189-190). Elle n'est observable qu'avec *vīspa-* « tout » et dans trois cas bien spécifiques : le nom. plur. masc. à désinence redoublée *vīspāṅhō* (3 occurrences), le gén. plur. nt. *vīspanqm* (3 occurrences) et le dat. sing. nt. *vīspāi* (6 occurrences, toujours comme déterminant de *yu-* « durée »)<sup>4</sup>. Cette situation particulière m'a fait penser à une ancienne différenciation entre la flexion masculine et la flexion neutre (1994 : 20). De Vaan croit plutôt que les indéfinis étaient primitivement ressentis comme des qualificatifs et fléchis nominalement (2003 : 9-10).

6. La flexion nominale de l'interrogatif *katāra-* « lequel des deux ? » (190)<sup>5</sup>. Le nom. -acc. sing. nt. véd. *katarát* est une innovation indienne, Y31.17 *katārēm* étant confirmé par grec *πότερον*, lat. *utrum* et aussi véd. *ítaram* (Wackernagel-Debrunner, AIG III, 1930 : 583-584).

7. Y31.17 *vəṛənuuaitē* serait une fausse vocalisation de \**vəṛənuūtē*, substitué à *vəṛəntē* comme 3<sup>e</sup> sing. ind. prés. M. de <sup>2</sup>*var* « choisir » (190). La forme appartient bel et bien à <sup>1</sup>*var* « envelopper » (Humbach, 1959 II : 29) et le subj. régulier <sup>1</sup>*vəṛənauuaitē* (J2) est la seule forme qui convienne à la métrique et à la syntaxe (Kellens-Pirart, 1988 : 117, 1990 : 82 et 1991 : 72).

8. Le 3<sup>e</sup> sing. inj. prés. A. thématisée *mrauuat* concurrence *mraoṭ* (190-191). Il s'agit évidemment d'un subjonctif régulier (Humbach, 1959 II : 14).

9. *dab(u)* « leurrer » produit un causatif *dābāiia-* concurrent de *dābāuuaiia-* (191). *dābāiia-* (Y43.6) est peut-être d'un type plus récent que *dābāuuaiia-* (Y31.17), mais il ne rend pas pour autant le gâthique plus innovant que le védique et l'avestique récent, qui n'ont, respectivement, que *dambháya-* et *dauuāiia-*.

10. La thématisation en *sīša-* du présent *sāh-* de *sāh-* « ordonner » (191-192). Pas plus que Bartholomae, Meillet n'a reconnu la distinction entre le présent radical *sāh-* et l'aoriste thématique *sīša-*, qui est déjà clairement établie pour véd. *sās* : prés. *sās*-/aor. *sīša-* chez Grassman et Whitney (Humbach, 1959 II : 12).

11. L'extension du degré zéro – *ī* – du suffixe secondaire de l'optatif athématique au singulier actif (192-193). Ce degré zéro est régulier non seulement aux deux premières personnes du pluriel actif de l'aoriste radical en même temps que le degré plein de la racine (Hoffmann, 1969 : 3-8 = Aufs. I : 245-250), mais aussi au singulier actif des thèmes verbaux acrostatiques (Hoffmann, 1976 = Aufs. II : 606 n. 1).

12. La substitution éventuelle de *əṛəš+* (*əṛəš.vacah-*) à *əṛəž+* (*əṛəžuxda-*) devant un second terme de composé à initiale sonore (193). Il s'agit d'un fait de sandhi compositionnel qui appelle un jugement similaire à celui de l'exemple 1.

4. Quant à Y28.1 *vīspāṅg*, dont Bartholomae fait un gén. plur. et que Meillet juge « énigmatique », c'est évidemment un acc. plur. masc. régulier (Humbach, 1959 I : 30-31).

5. La voyelle longue de *katāra-*, contre *katará-*, est paniranienne (de Vaan, 2003 : 100).

13. En vertu de l'exemple précédent, on peut considérer Y31.18 *dušitā* comme le loc. sing. de *duš + iti-* « peine » (193). Rien n'impose non plus de renoncer à celui de *duš + šiti-* « mauvaise habitation », qu'avait reconnu Bartholomae.

14. La thématization en *gūša-* du prés. rad. *guš-* « écouter » (193-194). En l'absence d'équivalents sanscrits explicites, le rapport entre les deux thèmes *gūš-* et *gūša-* est difficile à établir, mais il est improbable que le second soit la thématization du premier. Il s'agit soit d'une opposition entre présent radical et aoriste thématique (Kellens-Pirart, 1990 : 239), soit de deux aoristes originaux distincts (Humbach, 1959 II : 30 ; Kellens, 1984 : 357 et 365).

15. Le gâthique a éliminé en grande partie les noms hérités désignant les divers groupements sociaux (194-195). Meillet donne une image sommaire et tronquée de la terminologie des cercles de l'appartenance sociale. La terminologie du gâthique ne se différencie pas de celle de l'aveistique récent par son caractère innovant, mais par sa complexité, car elle fait la distinction entre le groupe social et la division territoriale qui lui correspond (Benveniste, 1932 : 121-130). Cette complexité fait qu'il associe aux mots attestés par les autres dialectes indo-iraniens d'autres mots qui le ne sont pas.

16. Le dernier exemple<sup>6</sup> n'est pas une innovation, mais un trait dialectal : *x'āpaiθiia-* « propre » (Y31.21) est, par la forme de son premier terme, bien distinct de récent *x'aēpaiθiia* et de vieux-perse *uvaipašiya-* (195). Avec ses quatre syllabes qui contraignent à exclure un premier terme *x'a+* (\**sua-*), *x'āpaiθiia-* n'est pas la variante gâthique de *x'aēpaiθiia-*, mais l'équivalent de véd. *su+ apatyá-* « fécond ». Le réseau de parallèles Y31.21 *būrōiš x'āpaiθiia* *xšaθrahiā* : RS 1.116.19 *rayīm suksatrām svapatyām āyuh* : 2.2.12 *rāyāh... bhīyasah... svapatyāsyā* : 7.1.12 *svapatyām kšāyām* en est la confirmation (Kellens-Pirart, 1991 : 75).

Les conclusions que Meillet tire de cette liste ne sont pas celles qu'on lui a attribuées quelques 80 ans plus tard. Il nuance très fortement l'écart dialectal entre le gâthique et le récent. On lit successivement :

a. « Tout en étant tous les deux du type indo-iranien ancien, le gâthique et l'aveistique récent représentent donc, comme le védique et le sanskrit classique, deux stades différents du développement de la langue » (184).

b. « Des faits passés en revue, il résulte cette conséquence indirecte que la langue de l'Avesta récent ne continue pas exactement celle des gâthās » (195).

c. « Toutes deux appartiennent évidemment à un même type dialectal » (195).

C'est qu'il y a divers degrés de différenciation dialectale. Meillet s'efforce de cerner celle qui distingue le gâthique du récent — le mot essentiel est *exacte-*

6. L'exemple supplémentaire signalé dans 1925 : 31 est lui aussi illusoire : Y33.4 *vərəzənahiā* ne témoigne pas de la congruence du génitif et de l'ablatif, mais est un génitif authentique (Humbach, 1959 II : 40).

*ment* — et il ne pense pas qu'elle est considérable. En corollaire, il n'attribue pas le contraste entre le gâthique archaïque et le récent innovant à la vitesse variable de l'évolution linguistique — un principe qui n'est jamais évoqué. Non seulement, cette explication ne se justifierait que pour deux dialectes suffisamment divergents, mais, quoique sa chronologie relative ne soit pas explicitement chiffrée, Meillet installe entre le gâthique et le récent, situé « à l'étape pehlvie » (187), un délai assez long pour qu'une évolution régulière suffise à rendre compte des deux états de développement. Dès lors, les aspects innovants du gâthique et archaïques du récent exigent aussi une autre explication : c'est que le gâthique serait une langue vivante, parlée à l'époque de la composition des textes, tandis que celle de l'Avesta récent, sorti de l'usage courant, était « toute traditionnelle » (187). Quoi que vaille cette représentation des choses, l'article de Meillet est loin de justifier l'analogie outrancière avec l'allemand et l'anglais, qui n'appartient qu'à Gershevitch (loc. cit.).

En 1925, Meillet a pris parti pour la date « 258 ans avant Alexandre » (21-26), qui va désormais interférer dans sa réflexion linguistique (27-32). La vitesse variable de l'évolution linguistique est alors évoquée : « Car la rapidité avec laquelle évoluent les langues varie d'un cas à l'autre » (27, cité par Gnoli, loc. cit.). Or, cette remarque reste sans influence sur son argumentation, car elle ne vise pas à définir les rapports entre le gâthique et l'avestique récent, dont Meillet ne se fait pas une autre idée qu'en 1917 : la divergence dialectale est faible et l'intervalle chronologique long. Elle ne sert pas non plus à rendre compte du degré inégal de développement du gâthique, situé 258 ans avant Alexandre, et du vieux-perse, qui appartient à un type dialectal distinct et qui lui serait approximativement contemporain (28-30). Selon Meillet, l'équilibre différent entre les archaïsmes et les innovations que l'on observe entre les deux dialectes ne tient pas à la rapidité inégale de leur évolution, mais à l'inversion du rapport entre leur aspect vivant et leur aspect savant. Le vieux-perse est une langue vivante évolutive qui a recueilli des traits savants, le gâthique une langue savante figée qui a recours à des traits vivants pour les besoins de la prédication. Selon l'apparence, le principe de la vitesse variable de l'évolution linguistique sert seulement à nier que l'archaïsme du gâthique puisse servir à le dater, ce que nul ne conteste. Reste que l'argument de variabilité est dépourvu de logique en dehors d'une comparaison. Or, il ne s'applique ni à celle avec l'avestique récent, ni à celle avec le vieux-perse. À mon avis, Meillet en fait un préalable parce qu'il avait en tête la situation, décalée par la date « 258 ans avant Alexandre », du gâthique par rapport au védique.

L'article de 1917 est d'ordre purement linguistique (quoique sa conclusion présente « l'autonomie » linguistique de l'Avesta récent par rapport aux Gâthâs comme garante d'une autonomie similaire dans le domaine religieux)<sup>7</sup>. Meillet

---

7. Une remarque qui ouvre la voie au saucissonnage des textes de l'Avesta récent par Christensen (1931 ou 1932).

fait la théorie des traits grammaticaux chaotiques que Bartholomae attribuait à la langue des Gâthâs. Cette analyse est aujourd'hui en tous points réfutée<sup>8</sup>. À une époque où la liste de Meillet était déjà dévastée et la plupart de ses items retournés en archaïsmes, Hoffmann avait relevé qu'à l'exception de la flexion nominale de *vīspa-*, toutes les divergences entre le gâthique et le récent pouvaient relever de l'évolution chronologique (1958 : 6 = Aufs. I : 63). L'ultime illusion étant dissipée, de Vaan peut légitimement affirmer que l'avestique récent est le descendant génétique du vieil-avestique (2003 : 8-10)<sup>9</sup>.

Que les « Observations » soient aujourd'hui obsolètes n'a rien de réjouissant ni de déplorable. C'est le sort commun des hypothèses scientifiques. Mais il faut noter que celle-ci manifeste d'étranges distorsions dès lors que, dans la version de 1925, elle combine l'analyse linguistique et l'histoire des religions. De langue vivante par rapport à l'avestique récent, le gâthique devient, sans explication, langue savante par rapport au vieux-perse. La conception du gâthique comme une langue figée recourant à des traits vivants dans le cadre du prosélytisme déborde la linguistique et légitime des postulats immotivés. Elle introduit la religion dans le débat en extrapolant ses modes d'expression littéraire (la langue savante) et de diffusion (le prosélytisme). Mais il n'y a aucune raison à ce que la langue porteuse d'une religion présumée nouvelle soit une langue savante et nous ne savons pas s'il y eut réellement quelque chose à diffuser.

On ne peut, sans de bonnes garanties de certitude, faire intervenir l'histoire des religions dans le débat philologique. Non seulement la date « 258 ans avant Alexandre » ne présente pas ces garanties, mais elle entraîne des déséquilibres qui sont le signe sûr de son aberration. On ne peut installer les textes de l'Avesta ancien et ceux de l'Avesta récent dans une fourchette de 50 ans (ce que ne faisait pas Meillet<sup>10</sup>) sans entretenir la fiction d'une fracture dialectale profonde entre leur langue respective et, plus fondamentalement, sans persister dans le laxisme grammatical de Bartholomae. Ce n'est pas un hasard si Gershevitch manipule les conclusions de Meillet et considère l'*Altiranisches Wörterbuch* comme « the best dictionary ever compiled for any language » (1995 : 6 § 36), une remarque dont la puérilité dissimule la ruse. Et comment peut-on prétendre que l'état linguistique est un non-argument et que la date « 258 ans avant Alexandre » est l'argument réel (Gnoli, 2000 : 25), alors qu'elle est tout simplement incompatible avec une grammaire historique réaliste des langues iraniennes ?

8. La pratique de Bartholomae a été explicitement jugée par Humbach (1959 I : 66-70) et Schmitt (1989 : 835).

9. Avec une nuance qui n'a pas échappé à Hoffmann (loc. cit.). Si l'Avesta récent présente parfois des traits grammaticaux qui ne remontent pas directement au vieil-avestique, c'est parce qu'il a recyclé des textes de provenance diverse. Le cas de *aēibiš*, exposé sous 4, en est un exemple.

10. Meillet pouvait situer l'Avesta récent beaucoup plus tard parce qu'il ignorait encore ce qu'impliquait, du point de vue chronologique, l'élaboration du calendrier religieux au V<sup>e</sup> s. avant l'ère commune (Nyberg, 1938 : 45).

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- BARTHOLOMAE Christian, 1905, *Die Gatha's des Awesta*, Strassburg.
- BARTHOLOMAE Christian, 1924, *Zarathuštras Leben und Lehre*, Heidelberg.
- BENVENISTE Émile, 1932, « Les classes sociales dans la tradition avestique », *Journal Asiatique*, 117-134.
- CHRISTENSEN Arthur, 1931 (page de garde) ou 1932 (couverture), *Les kayanides*, København.
- DE VAAN Michiel, 2003, *The Avestan Vowels*, Amsterdam - New York.
- DARMESTETER James, 1877, *Ormazd et Ahriman*, Paris.
- GERSHEVITCH Ilya, 1995, « Approaches to Zoroaster's Gathas », *Iran* 33, 1-29.
- GNOLI Gherardo, 2000, *Zoroaster in History*, New York.
- HAUG Martin, 1862, *Essays on the sacred Language, Writings, and Religion of the Parsis*, Bombay (cité selon la 2<sup>e</sup> édition, London 1878).
- HENNING Walter B., 1951, *Zoroaster*, Oxford.
- HOFFMANN Karl, 1958, « Altiranisch », *Handbuch der Orientalistik*, IV 1, Leiden-Köln, 1-19.
- HOFFMANN Karl, 1968, « Zum Optativ des indogermanischen Wurzelarists », *Pratidānam. Indian, Iranian and Indo-European Studies presented to F.B.J. Kuiper*, Leiden, 3-8.
- HOFFMANN Karl, 1976 (Aufs.), *Aufsätze zur Indoiranistik*, 2 vol., Wiesbaden.
- HUMBACH Helmut, 1959, *Die Gathas des Zarathustra*, 2 vol., Heidelberg.
- KELLENS Jean, 1984, *Le verbe avestique*, Wiesbaden.
- KELLENS Jean, 1991, *Zoroastre et l'Avesta ancien*, Paris.
- KELLENS Jean, 1994, *Leçon inaugurale de la Chaire de langues et religions indo-iraniennes du Collège de France*, Paris.
- KELLENS Jean et PIRART Éric, 1988-1991, *Les textes vieil-avestiques*, 3 vol., Wiesbaden.
- KUIPER F.B.J., 1942, *Notes on Vedic Noun-inflexion*, Amsterdam.
- LOMMEL Herman, 1930, *Die Religion Zarathustras*, Tübingen.
- MEILLET Antoine, 1917, « Observations critiques sur le texte de l'Avesta », *Journal Asiatique*, 183-214.
- MEILLET Antoine, 1925, *Trois conférences sur les gâthâs de l'Avesta*, Paris.
- NARTEN Johanna, 1982, *Die Aməša Spəntas im Avesta*, Wiesbaden.
- NARTEN Johanna, 1996, « Zarathustra und die Gottheiten des Alten Iran. Überlegungen zur Ahura – Theorie », *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft*, 56, 61-69.
- NYBERG Henrik S., 1938, *Die Religionen des alten Iran*, Leipzig.

SCHMITT Rüdiger, 1989, « Bartholomae », *Encyclopedia Iranica III*, London - New York, 832-836.

WACKERNAGEL Jacob et DEBRUNNER Albert, 1929-1930 (AIG), *Altindische Grammatik III*, Göttingen.

#### INVITATION DE SAVANTS ÉTRANGERS

Les professeurs Michael Stausberg (Bergen), Almut Hintze (Londres) et Albert de Jong (Leiden) ont été invités à venir faire une conférence, respectivement *Probing a polytheistic Reading of the Avestan Religion : from Taboo to Theory*, *Aspects of the Yasna Haptanghaiti* et *Qu'est-ce que l'Avesta à l'époque sassanide*, qui ont été prononcées dans le cadre d'un colloque évoqué ci-dessous.

#### COLLOQUES

Le professeur a organisé au Collège de France, les 9 et 10 mai 2005, un colloque « Philologie et histoire des religions dans l'étude du mazdéisme ancien ». Il a ensuite participé au colloque « Concepts of Past Reality in the Ancien Orient and in Antiquity » de l'Académie des Sciences de Norvège, à Oslo, les 13 et 14 mai 2005.

#### ACTIVITÉS DIVERSES

Quatre conférences sur *Zoroastre et l'Avesta* pour l'association *Clio*, à Paris, en novembre 2004.

#### PUBLICATIONS

« Résumés des cours et travaux de la chaire de Langues et religions indo-iraniennes du Collège de France », *Annuaire du Collège de France 2003-2004*, Paris, 2005, 927-928.

« Avestan Syntax » sur le site web de *l'Encyclopedia Iranica* (New York), 2005, 10 pages.

« Interprétations du dualisme mazdéen », *Synchrétismes et hérésies dans l'Orient seldjokide et ottoman (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 2005, 17-24.